



Association des Membres de l'Ordre des

# Palmes Académiques

Section 31 : *Haute-Garonne*

## PALMARÈS

Concours 2022-2023

## **Le Mot de la Présidente de l'AMOPA 31**

*C'est toujours un plaisir d'ouvrir ce palmarès par un message de félicitations. Bravo aux auteurs des œuvres que vous allez découvrir, aux enseignants pour leur accompagnement et leur engagement auprès de leurs élèves, et aux membres des jurys pour leur attention et la finesse de leur analyse !*

*Les subtilités de l'écriture, la fertilité de l'imagination et la qualité de l'interprétation étaient au rendez-vous pour l'édition 2022-2023 des Prix de récitation pour les CM1-CM2, « Des Mots pour le dire » pour les élèves de 4<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup>, « Paroles et chansons d'hier » pour les collégiens, des Prix littéraires « Plaisir d'écrire ».*

*Les jurys de notre département ont été comblés par ce bouquet de talents. Le jury national a été également touché par l'excellence de la Nouvelle d'une élève de seconde d'un lycée toulousain et l'a récompensée par un premier Prix national.*

*Nous vous invitons à une belle lecture des textes primés.*

*Le travail de sélection des œuvres demande beaucoup de pertinence et d'objectivité. Que les jurys soient remerciés pour leur participation et leur discernement ! Grâce à eux, nous pouvons vous offrir ces beaux moments de lecture.*

*Vous conviendrez que notre jeunesse est belle et savante, riche d'idées, de valeurs et de savoirs.*

*Vivement l'an prochain pour qu'ils nous surprennent par des créations toujours plus audacieuses !*

*Michèle DOERFLINGER*

Membres des jurys et présidents respectifs des concours précités :

Par ordre alphabétique : Rose-Marie BERNARD, Maryse CARRIER, Jean-Sébastien CAMBON, Michèle DOERFLINGER, Louis GALTIE, Suzy GALTIE, Ali GUERROUI, Odette LATOUR, Nelly VIGNE.

**Un grand merci à Christine HERNANDEZ pour la mise en page de ce palmarès**

# Prix de poésie

**Prix d'excellence classe de CM1**  
**Liù VINOLO-LAVAL**

École de Sengouagnet  
Professeure : Madame LARTIGUE

Les caresses de l'été  
Le vent doux glisse sur ma peau  
Les ruisseaux coulent doucement  
Le corps au soleil est si chaud  
Les oiseaux bleus sifflent gaiement  
Alors quand tu vas à la plage  
Le soleil part sous les nuages  
Au-dessus de la mer salée  
Seuls demeurent les rayons bleutés

**Prix d'excellence classe de 6<sup>ème</sup>**  
**Emma BOIN**

Collège Jean Rostand à Balma  
Professeure : Madame CUZIN

Coupez quelques tranches de tendresse  
Saupoudrez le reste de caresses  
Tamisez quelques jolies pensées,  
Vous allez maintenant adorer  
Hachez quelques pétales de fleurs  
Ça va y mettre de la couleur  
Rajoutez un arôme de vanille  
Chut, c'est un secret de famille  
Tamisez de paillettes, c'est pour votre bien-être  
Cuisinez avec adresse, c'est pour votre sagesse  
Prenez un zeste de citron, c'est pour la sensation  
Mettez-y tout votre cœur, dans cette recette pour le bonheur.

**Prix d'excellence classe de 5<sup>ème</sup>**  
**Raphaël GASPAROTTO**

Collège Jean Rostand à Balma  
Professeure : Madame PALENZUELA

**L'arbre**

Il existe un arbre, un arbre isolé  
Qui se situe, non dans une forêt,

Mais dans un pré.  
Il ne sait point comment il est né.  
Peut-être quelqu'un l'a-t-il planté ?

C'est un arbre grand et majestueux  
Qui survit malgré les hivers orageux.  
Accueillant et chaleureux  
Il est, pour tous, affectueux.

Lors du printemps  
Il brille de mille feux, tel un paon  
Au soleil levant.  
De nombreux oiseaux se posent sur l'arbre, délicatement.

Mais il voit la végétation mourir  
Sans pouvoir agir.  
Il sait qu'il ne pourra peut-être pas vieillir.  
En attendant, il laisse ses créations mûrir.

Il existe un arbre, un arbre isolé  
Qui se situe non dans une forêt  
Moi, je sais comment il est né,  
C'était pour abriter l'humanité.

**Prix d'excellence classe de 4<sup>ème</sup>**  
**Zélie PACAUD**

Collège Jean Rostand à Balma  
Professeure : Madame VAN BEEK

**Love**

Tu es une mer où naviguent les émotions  
Tu es la flèche passionnée de Cupidon  
Le jour comme la nuit tu es mon bien-aimé  
La vie auprès de toi est un conte de fées

Tu es une belle étoile dans la galaxie  
Tu es une perle rare d'un trésor enfoui  
À ta main tendue toujours je m'accrocherai  
De nos rêves nous ferons réalité

Tu es le coquelicot qui pousse au printemps  
Tu es l'herbe folle qui fleurit dans les champs  
Je ne peux imaginer ma vie sans toi  
Toi qui m'as rendue reine et t'es fait devenir roi

Tu es la couleur qui réveille mon tableau  
Tu es la douce mélodie de mon piano  
Tes yeux malicieux brillent d'un amour certain  
C'était notre destin d'être sur le même chemin

**Prix d'excellence classe de 1<sup>ère</sup>**  
**Fanny COLLIN-PASSEDAT**

Lycée Bellevue à Toulouse  
Professeure : Madame CHALULEAU

**Vieillesse**

Les fleurs fanent avec l'âge,  
Les feuilles tombent au passage,  
Les marques de la sagesse se creusent sur le visage.

Sur la balance du temps,  
Le passé qui descend  
Fait s'envoler le futur  
Dans un ciel azur  
Devant la porte dorée,  
Pour une éternelle jeunesse  
Et dans mon cœur à jamais,  
Je t'en fais la promesse.

Mais le vide grandissant chaque soir  
Fait disparaître ton image  
Et le transforme en mirage  
Dans le brouillard de ma mémoire.

Qu'il est dur de dire au revoir.  
Je te déteste Ange noir !

**Prix d'excellence classe de Terminale**  
**Romain PAREDES**

Lycée Stéphane Hessel à Toulouse  
Professeure : Madame BALAVOINE

Ô Passant, connais-tu le célèbre Platon  
Pour qui l'Homme est fait de désir et de raison  
Fils de Socrate et de sa maïeutique  
Maître du logos et de la dialectique

Qui invite à fuir le monde apparent  
Celui qui fonda à Athènes l'Académie  
Où Aristote fut un étudiant brillant  
Recherchant toujours la vérité de la vie

Fuyant la grotte du monde des illusions  
Élevant sa pensée au-delà de l'opinion  
Par le Beau, le Bien, l'Amour et l'accès au vrai,  
Le philosophe doit diriger la cité.



# Prix d'expression écrite

**Prix d'excellence classe de 5<sup>ème</sup>**

**Kimy NGUYEN**

Collège Jean Rostand à Balma

Professeure : Madame PALENZUELA

**Sujet : « *Mon film préféré : Vous avez vu un film qui vous a particulièrement plu. Pouvez-vous expliquer pourquoi ?* »**

Depuis un certain moment déjà, j'ai regardé un film d'animation qui m'a particulièrement plu. Il se nomme « Souvenirs de Marnie ».

Je l'ai énormément apprécié car tout d'abord ce film semble être facile à comprendre et « enfantin » du point de vue de son graphisme. Pourtant, ce film est plus complexe qu'il n'en a l'air.

Plusieurs thèmes sont abordés et sont extrêmement bien représentés. L'isolement, le passage à l'adolescence, qui est ici représenté comme très compliqué pour Anna, personnage principal, d'autant plus qu'elle est en quête d'identité et qu'elle cherche sa place dans cette société qu'elle déteste tant. Elle se sent également à l'écart des autres et différente. Anna devient impulsive, solitaire quand quelque chose la met hors de sa zone de confort. Mais à cause de ce comportement qu'elle peine à contrôler, elle éprouve de la culpabilité envers elle-même. Alors elle fuit le monde, se renferme sur elle. Notre héroïne veut juste être normale.

La cause de son comportement est liée à son adoption à l'âge de 5 ans, suite à la mort de ses parents. Elle découvrira seulement 7 ans plus tard

que sa mère adoptive est payée pour s'occuper d'elle. Elle le prend très mal et pense que sa mère ne l'aime pas et qu'elle s'occupe d'elle uniquement pour l'argent. C'est avec ce mal-être qu'elle se rapproche de Marnie. Marnie est une fille du même âge qu'Anna. Elle naît dans une famille aisée et raffinée. Mais, vous vous en doutez bien, la richesse ne tombe pas du ciel.

Ses parents ne sont présents que rarement, trop occupés par leur travail. Les seules fois où ils sont présents, ils ne pensent qu'à célébrer leur gloire et ne prennent pas la peine de passer du temps avec leur fille.

Malheureusement de bonnes choses entraînent de mauvaises, n'est-ce pas ? Suite à cela, des événements paranormaux et irrationnels se produisent, en rapport avec Marnie....

En effet dès son arrivée à la campagne, l'oncle d'Anna raconte qu'un manoir dans ce village serait hanté et inhabité depuis quelques temps. Ce fameux manoir dont il parle, est bien évidemment la demeure de Marnie. Pourtant, le soir, les lumières s'allument et Anna s'en va retrouver Marnie. Grâce à cela, nous nous faisons toutes sortes d'hypothèses et de réflexions.

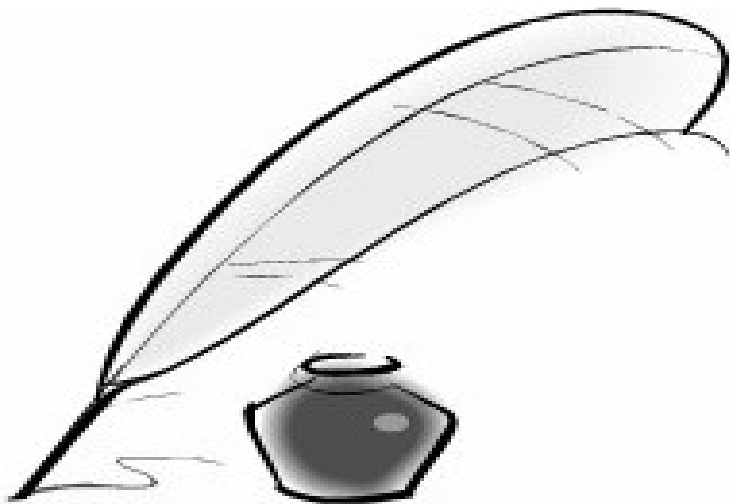
J'ai beaucoup aimé le fait que nous, spectateurs, en savions autant qu'Anna, ce qui nous laisse dans le déni de la fin. Dans ce film, vous avez pu comprendre que le mystère et l'intrigue sont insoutenables. Pourtant ce n'est pas un film d'action !

Au fil de l'histoire, on s'aperçoit du grand bénéfice de leur rencontre et de l'évolution d'Anna. En effet, elle apprend à accepter, relativiser, regarder au-delà des apparences, mais elle commence également à s'ouvrir aux autres pour enfin s'épanouir.

J'ai adoré ce film en lui-même mais également son esthétisme, la beauté visuelle et sonore. Les musiques sont calmes et apaisantes. De plus, comme le film se passe à la campagne, on entend les bruits de la nature, ce qui est très agréable à écouter.

Ce film a été réalisé par le Studio Ghibli et Hiromasa Yonebayashi, un réalisateur dont j'ai adoré le film « Arrietty, Le Petit Monde des Chapardeurs ». En général les films fantastiques ne m'inspirent pas vraiment mais celui-ci m'a réellement séduit.

Pour conclure, « Souvenirs de Marnie » est une œuvre qui m'a particulièrement marquée et qui m'a énormément plu car elle traite de différents sujets comme l'intégration et l'adoption. On se met à rêver et à tomber sous le charme de ce ton poétique accompagné d'une esthétique et d'une bande son à couper le souffle.



# Prix de la Jeune Nouvelle

**Prix d'excellence classe de 4<sup>ème</sup>**

**Maylis DAUBY**

Collège Pierre de Fermat à Toulouse  
Professeure : Madame LANSARD

## LE PORTRAIT

Cela fait maintenant plusieurs mois que j'ai déménagé à Toulouse. Je vis chez Madame Lefebvre, une riche cousine de la famille pour qui ma mère travaille en tant que bonne à Paris. Elle habite un immense appartement Place Lafayette, en centre-ville, avec quelques domestiques. Je n'ai encore jamais rencontré Monsieur Lefevre, son mari qui passe la plupart de son temps en voyage dans de lointains pays.

Il y a quelques temps, il m'est arrivé une singulière aventure dont je n'ai encore parlé à personne de peur que l'on ne doute de ma sincérité voire de ma santé mentale. En effet, lorsque j'y repense, il m'arrive de me demander si je n'ai pas rêvé ou eu une de ces hallucinations dont souffrent les fous tant cette histoire me paraît incroyable.

Tout a commencé il y a environ trois semaines, au début du mois d'octobre. Une nuit, ne parvenant pas à trouver le sommeil, je me levai et errai dans les couloirs de cette immense demeure sans but précis, dans l'espoir de me fatiguer assez pour pouvoir enfin sombrer dans le sommeil. Je me retrouvai dans une partie de l'appartement que je n'avais encore jamais visitée. Madame Lefebvre, ou plutôt Isabelle, car elle

m'avait demandé de l'appeler ainsi, ne m'avait pas formellement interdit d'aller dans cette partie de sa demeure mais ne m'avait fait visiter que l'étage comprenant mes appartements et le rez-de-chaussée avec la salle à manger et le grand salon. C'était donc avec excitation que je parcourais ces couloirs interminables, éclairés seulement par la chandelle que je tenais de ma main droite tremblante, à la fois d'excitation et de crainte de tomber nez-à-nez avec l'un des domestiques qui ne manquerait pas d'aller rapporter à Isabelle que je fouinais dans les couloirs la nuit. C'est alors que je sentis un courant d'air froid me frôler les jambes, me faisant frissonner de la tête aux pieds. Je vis alors une des portes du couloir entrouverte, laissant apercevoir une lueur qui venait de la pièce voisine. C'était de cette pièce que venait le courant d'air glacé. Partagée entre la crainte et la curiosité qui me dévorait, j'hésitais à pousser la porte lorsque j'entendis un bruit à l'autre bout du couloir. C'était l'une des femmes de chambre qui se levait, sûrement réveillée par le bruit que j'avais fait en montant l'escalier. J'entendais ses pas qui se rapprochaient de plus en plus. Mon cœur battait à tout rompre. Si je n'entrais pas immédiatement dans la pièce, elle allait me voir et je pourrais renoncer à ma nouvelle vie à Toulouse. Paniquée, je poussai la porte le plus silencieusement possible, entrai et la refermai derrière moi. Je retenais mon souffle en écoutant les pas se rapprocher et arriver derrière la porte. Au bout de quelques instants qui me parurent durer une éternité, la femme de chambre fit demi-tour et ses pas s'éloignèrent dans le couloir. Je pus alors me retourner et observer la pièce dans laquelle je me trouvais. C'était une chambre, décorée dans des tons froids et visiblement abandonnée depuis longtemps. Il y avait dans cette pièce une atmosphère étrange qui me mettait mal à l'aise, m'effrayait presque, sans que je sache pourquoi. Et tout à coup, je compris ce qui me dérangeait. Au fond de la pièce, il y avait un tableau. Jusque-là, rien de bien étrange mais ce tableau n'était pas ordinaire : c'était lui qui semblait dégager la lueur que j'avais aperçue par la porte entrebâillée. Je m'approchai doucement pour voir ce qu'il représentait et m'aperçus que je tremblais.

J'étais frigorifiée. Je levai les yeux vers la toile et pus l'observer attentivement. C'était un portrait. Il représentait une jeune fille assise, accoudée sur le dossier de sa chaise. Elle devait être à peine plus âgée que moi. Je pus distinguer, gravé dans le lourd cadre doré et ornementé, un prénom : *Pauline*.

Elle portait une robe blanche décolletée, en tissu fin et une épaisse ceinture noire. Elle avait un visage ovale aux traits fins et à la peau très pâle. Je m'aperçus que son visage brillait légèrement, presque imperceptiblement, dégageant une douce lueur qui éclairait une partie de la pénombre de la pièce. Je voulus m'approcher davantage pour comprendre l'origine de cette lumière mais impossible de faire le moindre mouvement, j'étais paralysée comme hypnotisée par ce visage qui semblait me fixer de ses yeux bleu pâle, presque gris. Il m'était familier sans que je sache où j'avais pu voir cette jeune femme. Elle était très belle, ses cheveux blond cendré étaient relevés en un chignon haut et des mèches bouclées encadraient son visage qui se détachait sur le fond sombre du tableau. Elle ne souriait pas vraiment mais avait l'air sereine, paisible. Son visage me fascinait, m'envoûtait, me faisant oublier le monde qui m'entourait. Je ne sais combien de temps je suis restée captivée, incapable de bouger, de m'en aller. Je ne me rappelle pas être retournée dans ma chambre mais je me suis réveillée le lendemain matin dans mon lit, comme si je ne l'avais jamais quitté. Avais-je rêvé ? Non, je suis sûre que non, j'étais bien là, dans cette pièce, à contempler ce tableau, cette jeune fille que j'étais sûre d'avoir déjà vue quelque part sans savoir où et quand.

Après cela, je retournai souvent admirer ce portrait qui m'obsédait tant que je voyais le visage de Pauline jusque dans mes rêves. Qui était-elle ? Pourquoi me tourmentait-il au point que j'en perdais le sommeil et l'appétit ? Les interrogations s'accumulaient sans que je puisse répondre à aucune d'entre elles, devenant chaque jour un peu plus obnubilée par le visage de cette jeune fille.

Un jour pour me changer les idées, je décidai d'aller me promener en ville. L'air était étonnamment doux pour un mois d'octobre et le ciel était clair. C'était le jour du marché et la Place Lafayette était couverte de monde. Déambuler dans la foule me permit de penser à autre chose qu'à ce visage qui me hantait. Je regardais les rues grouillantes de monde et les façades d'un blanc immaculé qui réfléchissaient la lumière de ce soleil d'octobre. Je respirais avec délice l'air imprégné des senteurs de l'automne et des effluves d'épices du marché. J'admirais les arbres dont les feuilles commençaient à roussir et les étalages de fruits, de légumes, de fleurs. Je me sentais bien, apaisée. Mais tout à coup, l'ambiance me sembla changer. Je sentis un courant d'air froid me frôler, le même que j'avais senti dans le couloir quelques nuits auparavant. Je me retournai instinctivement. Autour de moi, les gens continuaient leurs achats, ne semblant rien remarquer. Je mis quelques instants à la repérer au milieu de la foule, à quelques dizaines de mètres de moi ?

*Elle.*

*Pauline.*

Le visage qui me hantait depuis des jours et des jours.

Elle me fixait en souriant, éclipant tout ce qui se trouvait autour d'elle. J'étais comme paralysée. J'entendais les battements de mon cœur affolé dans mes oreilles. Ce n'est que lorsqu'elle fit demi-tour et se fondit dans la masse des gens que je retrouvai l'usage de mes muscles. Je me lançai à sa poursuite, déterminée à savoir qui elle était. Je courus à perdre haleine, apercevant par moments une mèche de cheveux blonds quelques mètres plus loin. Comme elle allait vite ! Malgré mes muscles douloureux et mon souffle court, je la suivis du mieux que je pus, galvanisée par l'espoir de trouver enfin des réponses. Je ne voyais plus les rues autour de moi, je n'avais qu'un objectif : la rattraper. Et même si

j'avais voulu m'arrêter, je n'aurais pas pu. Je devais savoir. J'étais sur le point de la rattraper lorsque je me rendis compte que j'étais arrivée à l'entrée d'un cimetière. Le cimetière de Terre-Cabade. J'avais couru beaucoup plus loin que ce que je ne le pensais. La nuit commençait à tomber, projetant des ombres inquiétantes autour de moi. Elle était entrée dans le cimetière et je l'avais perdue de vue. Les deux obélisques de l'entrée principale se dressaient devant moi, menaçantes, semblant me mettre au défi de pénétrer dans ce lieu effrayant. J'entrai prudemment et me mis à marcher au hasard dans les rangées de sépultures qui, pour certaines, étaient plus que de simples tombes, de véritables monuments ! La course effrénée dans les rues de Toulouse m'avait épuisée et je peinais à reprendre mon souffle. J'avais la tête qui tournait et ma vision était trouble. Je m'assis quelques instants sur une tombe pour tenter de faire ralentir les battements de mon cœur. Au bout de quelques minutes, je me relevai et me préparai à repartir à la recherche de Pauline. Je me retournai pour voir la tombe sur laquelle je m'étais assise quelques instants auparavant et vis une inscription gravée dans la pierre que je parvins difficilement à déchiffrer dans la pénombre environnante.

*Pauline Lefebvre (1<sup>er</sup> février 1818-10 octobre 1835)*

Je restais plusieurs minutes hébétée par ce que je venais de lire. Pauline. Pauline Lefebvre. La jeune fille dont le visage m'obsédait depuis plusieurs jours et que je venais de poursuivre dans les rues de Toulouse. Elle était morte. Mais comment était-ce possible ? Je l'avais vue de mes propres yeux ! Je l'avais vue au milieu de la foule, sur la Place Lafayette ! Je relus l'inscription. Monsieur et Madame Lefebvre avaient donc eu une fille, morte dix ans auparavant. Dix ans jour pour jour. Cela ne pouvait être une coïncidence ! Mais qui était cette jeune fille que j'avais poursuivie, que j'avais vu disparaître dans ce cimetière ? Avais-je donc eu une hallucination ? Et pourtant, elle était bien là, je l'avais vue ! Ou alors, je devenais folle, c'est l'hypothèse la plus probable. Sous le choc,



je repris mécaniquement le chemin du centre-ville. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Une fois rentrée, je voulus vérifier une dernière chose, une seule preuve que je n'avais pas tout inventé. J'empruntai l'escalier qui menait au couloir de la chambre de Pauline et après m'être assurée qu'il était désert, je pris la direction de la chambre. Je poussais la porte en tremblant et entrai. C'est à ce moment-là que je vis le tableau nu au fond de la pièce. Mais la toile était noire. Vide.

*Suite à lire sur le site AMOPA 31*

**Prix d'excellence classe de 4<sup>ème</sup>  
Chloé LECLERC**

Collège Toulouse-Lautrec à Toulouse  
Professeure : Madame MARTINS

## VOYAGE EN GRÈCE ANTIQUE

### Souvenirs d'Athènes

Trois frères et sœurs, jeunes et audacieux, curieux et voyageurs, qui le jour précédent avaient reçu une lettre de leur cousine grecque Mel, s'activaient vivement à faire leurs bagages. Lene se réjouissait d'avance car jamais auparavant elle n'était allée chez sa cousine à Athènes. Sa sœur aînée, Emma, était studieuse, timide et perfectionniste tandis que son frère, Théo, était plus « léger » et profitait de la vie. Lene, quant à elle était très curieuse et rêveuse, sans cesse perdue dans ses pensées. Elle aimait rêver. Il lui arrivait souvent de regarder dans le vide, la bouche ouverte et les yeux figés, et Théo la surprenait d'un « Bouh », digne de l'effet d'une bombe.

Mel les accueillit à bras ouverts et leur fit visiter l'appartement. Après un bon repas copieux et une longue discussion sur le programme du lendemain, ils allèrent se coucher. Ravie d'aller visiter le Parthénon, temple en l'honneur d'Athéna, Lene eut du mal à trouver le sommeil.

Alors que les oiseaux annonçaient une belle journée en cet été 2019, Lene sortit de son lit et se mit à penser. Sortie de sa rêverie, elle se prépara et le joyeux petit groupe se mit à arpenter l'acropole. Pendant que Théo se plaignait des milles marches à parcourir, le reste de la petite bande avançait d'un pas décidé. Quand ils furent arrivés en haut, leurs yeux furent éblouis par le panorama. Ils visitèrent le Parthénon, du moins ce qu'il en restait, et s'arrêtèrent de temps en temps pour écouter des guides. Lene fut intriguée par les propos d'un cicerone. Il racontait qu'auparavant, une statue de la déesse Athéna en or et en ivoire d'environ 11 mètres de hauteur était au centre du monument, mais qu'elle fut malheureusement volée entre le Ve et le Xe siècle. Et qu'une reproduction (en plus petit et en marbre) était visible dans le musée de l'acropole d'Athènes.

Emma, qui depuis ce matin, ne cessait de supplier de visiter cette galerie riche en statues et autres œuvres de l'Antiquité pour enrichir ses connaissances, fut satisfaite lorsque Lene approuva son idée. En plus d'être fascinée par l'histoire de cette statue volée, Lene était tout excitée à l'idée de voir à quoi ressemblait la déesse. Elle ne connaissait que Zeus et savait que cette religion était polythéiste. Ils arrivèrent devant le musée, payèrent leurs billets et flânèrent dans le bâtiment. En haut des escaliers, au fond de l'immense pièce se trouvait la reproduction de la statue d'Athéna. La tête haute, un bouclier à la main, un casque orné et un plastron raffiné, la déesse de la guerre imposait le silence dans la salle. Impressionnée par la noblesse que la déesse dégageait, Lene retenait son souffle.

Le reste du groupe la rejoignit et la fit sortir de sa rêverie. Mel, Emma et Théo étant fatigués, sortirent du musée et laissèrent Lene seule. Cette dernière devait les rejoindre une heure plus tard à l'appartement pour le

dîner. La jeune fille continua de déambuler dans le musée et partit aux toilettes.

Le personnel de ménage quitta les lieux ne signalant personne à l'étage du bâtiment.

Lorsque Lene descendit au rez-de-chaussée, il faisait nuit. Le musée semblait être une carcasse dont le cœur était la statue d'Athéna. Une ambiance lourde et silencieuse régnait dans l'atmosphère. L'écho des paroles de Lene confirmait ce qu'elle craignait : le musée était fermé avec elle dedans. Lene se mit à courir pour se rendre à l'accueil, l'espoir dans le cœur. Personne. Elle alla à l'administration, au bureau du personnel, dans les réserves du musée. Personne. Les portes étaient fermées à double tour et les larmes qui lui montèrent aux yeux lui floutèrent la vision.

Un froid glacial vint l'envelopper, une goutte de sueur roula le long de son dos et un silence pesant l'inquiéta. Le calme fut petit à petit transformé en bruits inquiétants. D'abord des grincements, ensuite des murmures puis des respirations haletantes. Des ombres floues se mêlaient aux bruitages. Peut-être que des hommes étaient autour d'elle. Lene, sur ses gardes, se retourna et jeta des regards de toutes parts. Elle détestait cette sensation. Elle voulait se rassurer, croire un instant que ce n'était qu'un courant d'air. La jeune fille effrayée avança malgré tout et ses pas la guidèrent sans qu'elle en eût conscience vers la grande statue de la déesse.

Les murs du musée s'effacèrent petit à petit pour laisser place à une colonne cannelée. Tout autour de Lene se construisait le Parthénon, sans une égratignure, intacte, splendide. Elle voyait devant elle le temple d'Athéna avec au centre la statue en or et en ivoire de 11 mètres de hauteur. De nombreuses personnes lui offraient des fleurs, des animaux et des étoffes luxueuses. Tous portaient des toges, avaient la barbe rasée et des sandales à leurs pieds.

Lene, du haut de l'acropole, contemplait la ville antique d'Athènes avec ses anciennes maisons et villas. Elle fut émerveillée par la beauté de la

cité dont les bâtiments sont aussi blancs que le linge propre. Elle décida donc d'aller y faire un tour. Un marchand la dévisagea et s'enfuit ; alors Lene pensa que sa fuite était due à son style vestimentaire donc elle s'acheta des habits traditionnels et se coiffa. Elle fit un tour dans la ville, regardant chaque chose qui passait sous son regard : un bouvier, une charrue, deux dames, un marchand, une boutique... C'est ainsi qu'elle arpenta les rues de la ville grecque.

Après cette visite, elle acheta des offrandes et se rendit sur l'acropole. Au Parthénon, elle fit comme tout le monde et pria. Elle vit apparaître un beau jeune homme aux boucles d'or et au regard chaleureux qui la guida vers le temple des nuages. Ce dieu surréaliste qui était venu lorsqu'elle avait prié, était évidemment Hermès. Il virevoltait dans le ciel avec une agilité surprenante. Lene le suivait à travers les cieux jusqu'à l'Olympe. Elle était toute curieuse et excitée par ces décors, tous aussi étonnants les uns que les autres, qui défilaient sous ses yeux. Elle posa un pied, puis l'autre dans ce palais des dieux. Lene n'était que sur un nuage mais elle voyait bien qu'il n'était pas commun à ceux qu'elle connaissait. Le dieu aux boucles d'or lui fit signe de le suivre. Ils marchèrent sur le nuage jusqu'à arriver dans une grande salle où une quinzaine de personnes étaient réunies autour d'une grande table. Hermès s'avança et coupa la conversation.

« Père, j'ai là une personne qui a beaucoup à dire. »

Lene se retourna mais il n'y avait personne derrière elle, ce n'est que quelques secondes plus tard qu'elle comprit que l'on parlait sans doute d'elle. Comme tous les dieux la regardaient fixement, elle prit la parole.

« Bonjour, ô divinités, je souhaiterais m'entretenir avec Athéna, si cela ne vous dérange pas. »

Lene était un peu stressée, elle se pinça deux ou trois fois pour se convaincre que ce n'était probablement pas un rêve. Athéna s'approcha d'elle et dit gentiment :

« Ne sois pas si pressée, laisse-moi te présenter ma famille. Celui qui t'a guidée jusqu'ici, c'est Hermès, là c'est mon père Zeus, et les autres ce

sont des membres de ma famille. Je vais t'expliquer. Nous sommes quatorze principaux dieux dont le rôle est d'organiser la vie et d'aider les Hommes. À côté de ça, il y a les titans, les nymphes et les demi-dieux. Nous descendons tous de Ouranos et Gaïa. Viens, allons discuter dans une salle au calme. »

Lorsqu'elle marchait, la déesse de la sagesse et de la guerre montrait dignement sa puissance. Agile comme un chat, elle enjambait tous les obstacles qui se dressaient sur son chemin. Ses yeux pers étaient profonds comme l'univers. Une vive étincelle brûlait en elle. Ses longs cheveux noirs de jais, malgré son casque, volaient au vent. De belles sandales de cuir ornaient ses pieds et des bijoux en or et en pierres précieuses rajoutaient de la subtilité à sa beauté envoûtante. Un visage bien formé, des formes harmonieuses... on reconnaissait bien là la fille du roi des dieux. Elles prirent place dans une pièce faite de marbre et la déesse se présenta.

« Je suis Athéna ou Minerve chez les Romains, déesse de la sagesse, de la guerre et de l'artisanat. Pendant la Guerre de Troie, je me suis rangée du côté des Grecs. Et toi, qui es-tu pour pouvoir outrepasser les années qui nous séparent ?

- Une simple humaine à l'ardente envie de vous connaître.
- Il faut te ramener dans ton époque mais je crois bien que je ne peux rien faire. »

Le tout-puissant roi des dieux entra dans la salle et demanda à Athéna si elle pouvait les rejoindre à la réunion. La divinité disparut aussitôt laissant seuls Lene et le roi des dieux. L'éclair qu'il tenait dans sa main droite piqua sa curiosité. Son excitation était telle qu'elle ne tenait plus en place. Lene ne quittait plus le foudre des yeux. Un bijou en or posé sur une table de marbre détourna son attention. Elle le prit discrètement et le glissa dans sa poche. Sa curiosité avait pris le dessus et Lene ne se contrôlait plus. La jeune fille avança sa main en direction du foudre et le frôla du bout des doigts. Un éclair jaillit, Lene poussa un cri aigu et s'écroula au sol.

Au petit matin elle ouvrit les yeux en ne voyant autour d'elle que les ruines d'un temple antique. Elle alla rejoindre les membres de sa famille pour voir ce qu'ils avaient vécu, eux aussi, comme aventure merveilleuse. Elle dévala les marches qui serpentent l'acropole et croisa le petit groupe qu'elle voulait rencontrer.

Ils étaient tous affolés et inquiets, mais trop essoufflés pour parler.

« Lene... tu étais... tu étais là-bas... dit Théo hors d'haleine.

- Oui... je... avec les dieux grecs... dans le ciel..., balbutia Lene encore abasourdie par cette aventure.

La petite bande fronça les sourcils. Hein ? mais tu hallucines ou quoi ?  
lança Emma

- Bon, rentrons, la coupa Mel. Le petit-déjeuner est chaud. »

Pour être certaine qu'elle n'avait pas eu une vision, elle fouilla dans sa poche mais n'en sortit qu'une pincée de poussière.

Quinze ans plus tard, Lene s'était installée à Athènes. Sa chambre donnait sur le Parthénon et chaque jour, elle admirait les ruines du temple. Son mari, Matthias, celui qui est né de dieu, est archéologue et elle, historienne. Ils se sont spécialisés dans la Grèce antique mais Lene montre un grand intérêt pour les divinités. Le mental rongé par le passé, Lene regretta l'époque où elle était jeune et où elle avait fait la découverte de sa vie. Elle eut tout le mal du monde à convaincre des personnes de son voyage temporel. Alors, encore de nos jours, elle est en quête de preuves pour convaincre qu'elle a vécu cette expérience merveilleuse. Mais une phrase trotte perpétuellement dans sa tête :

« Et toi, qui es-tu pour pouvoir outrepasser les années qui nous séparent ? »

**Prix d'excellence classe de 3<sup>ème</sup>**  
**Melyssandre LAGARRIGUE**

Collège Claude Cornac à Gratentour  
Professeure : Madame TOSETTO

## LE WENDIGO DE BROCÉLIANDE

La forêt de Brocéliande, cette forêt de légende qui paraît si féerique, cache en réalité un bien lourd secret. Évidemment, tout le monde connaît la légende arthurienne mais ce n'est pas le seul mystère de cet endroit mythique. Connaissez-vous les wendigowak ? Non ? Très bien, je vais vous conter cette légende venue des temps anciens, que mes parents me racontaient autrefois. Le wendigo serait un être anthropophage à l'apparence repoussante issu de la mythologie nord-américaine et des premières tribus autochtones des terres canadiennes. Par ailleurs, il serait considéré comme la personnification du cannibalisme qui était le plus grand des tabous pour les tribus qui se transmettaient ces croyances. Vous devez vous demander pour quelle raison je vous parle de cette légende venue d'anciens temps. Vous le découvrirez bien assez tôt en lisant mon récit.

C'était un beau jour d'hiver, la neige tombait sur les arbres dénudés et la plupart des animaux hibernaient. Je me baladais comme à mon habitude quand soudain, au détour d'un chemin, je croisai un jeune faon et sa mère. Ils s'enfuirent à toutes jambes dès qu'ils me virent. Je me suis toujours demandé pourquoi les animaux même les plus féroces fuyaient à ma vue. Plus je m'enfonçais dans la forêt et plus elle s'assombrissait. Comme tous les jours, au bout d'une dizaine de minutes de marche, j'atteignis l'arbre d'or, m'adossai contre ce dernier et fermai les yeux pour

écouter le bruit de la nature. Après plusieurs heures assis là à ne rien faire, j'allais me lever pour rentrer chez moi lorsqu'un bruit attira mon attention. Je savais que ce ne pouvait pas être un animal de la forêt car en journée les bêtes sauvages ne s'approchent jamais de l'arbre ; elles savent que je m'y trouve. Soudain, elle sortit des buissons enneigés en retirant des feuilles et autres débris de ses beaux cheveux blonds. Elle n'avait pas l'air de me remarquer tant elle était absorbée par la beauté de la nature autour d'elle. D'un coup, une nuée de corbeaux s'envola derrière moi et attira l'attention de cette belle jeune femme dans ma direction. Son si joli sourire se figea dès lors en une expression de terreur.

Au moment où je me levai pour la rassurer, elle partit en courant et en criant à pleins poumons. Je vis cependant une petite chose rectangulaire tomber de sa poche. Je m'en approchai et vis qu'il s'agissait de son téléphone portable. Je me dis qu'elle en aurait sans doute besoin et commençai donc à courir derrière elle. Je lui criais de s'arrêter, qu'elle avait perdu son téléphone mais rien à faire. Je continuais de la suivre lorsqu'elle traversa une étrange passerelle en bois au-dessus d'une petite fosse. Quand j'y arrivai à mon tour, je vis une étrange substance translucide au fond du trou. Elle ondulait telle un serpent sur les rochers qui se trouvaient au-dessous. Je me penchai pour toucher cette chose étrange. Mais dès que je l'eus à peine effleurée, elle se glissa entre mes doigts et continua sa route. Elle était glacée. Presque autant que la neige fraîchement tombée. Je me penchai alors un petit peu plus pour essayer de mieux distinguer de quoi il s'agissait. Mais ce que je vis me glaça le sang. Un horrible visage aux joues creusées, d'immenses bois de cerf, de petits yeux vicelards, d'immondes dents cariées et tranchantes. C'est à ce moment que je compris.

Tout faisait sens. Les animaux qui fuyaient, la jolie blonde qui en faisait de même, mon corps atrocement maigre, ma faim toujours présente. J'étais le wendigo



**Prix d'excellence classe de seconde**  
**Elina GUEYTRON**

Lycée Toulouse-Lautrec à Toulouse  
Professeure : Madame PEREZ

AD VITAM AETERNAM

*Jeudi 08 octobre 1886,*

J'écris aujourd'hui pour assouvir ma seule envie d'écrire car, à dire vrai, il ne s'est rien passé de réellement intéressant depuis plusieurs jours. Je crois, pour être tout à fait franc, que je me sens bien seul. Je cherche un confident dans cette palpable solitude qui hante ma vie. Elles sont parties, il y a de cela quelques semaines. Ou bien quelques mois, je ne sais plus trop. Le temps me paraît depuis étrangement long. Elles me manquent, Dieu qu'elles me manquent...

*Lundi 12 octobre 1886,*

Il fait plutôt beau aujourd'hui. Les arbres prennent leurs couleurs d'automne et leurs feuilles semblent danser pour finir de se mêler aux couchers de soleil. Une légère brise caresse mon visage, me laissant ainsi comme flottant dans cet air d'octobre. Je crois bien que c'est ma période de l'année favorite. Tout semble figé dans le temps, comme si la beauté singulière de la saison suffisait à arrêter toute chose. Mais enfin... Je me change surtout les idées, tentant d'oublier que demain est un jour bien particulier

*Mardi 13 octobre 1886,*

Nous y sommes. Aujourd'hui, ma petite Augustine aurait eu neuf ans. Elle était si belle, si douce, si naïve et innocente. Elle était le portrait de sa mère en tous points. Beauté, charme, finesse d'esprit, elle possédait ce que chacun désire secrètement. Que voulez-vous... A elles deux, elles représentaient la perfection. Mais la vie, dans son impitoyable complexité, se refuse à porter en elle ce qui pourrait lui causer du tort. Elle offre ainsi à son amie ou ennemie la mort, les âmes dont elle ne s'estime pas digne ou qui lui feraient affront.

Je me souviens parfaitement du jour où elle est venue au monde. Ce jour-ci, ma vie a changé du tout au tout, car c'est ici que l'occasion m'a été donnée d'apprendre à aimer différemment, et pour la deuxième fois. Elle était née avec les premiers rayons de soleil, la journée du treize octobre 1877. Dans l'aube de ce jour, elle apparaissait au monde pour la première fois.

Au moment de sa naissance, le médecin était venu me voir et la première chose qu'il m'avait dite fut : « C'est une fille... Ne soyez pas trop déçu, vous aurez bien le temps de nous faire un beau garçon ! », ce à quoi je répondis que tant que ma femme et mon enfant se portaient bien, que ce bébé soit une fille ou un garçon m'importait peu.

Enfin... après cet épisode, je m'en allai rejoindre ma femme.

Voyez-vous, à ce moment-là, rien n'existait plus car Catherine et Eugène Martin avaient eu une fille. Nous étions nous trois, rien que nous trois, ce qui suffisait à notre bonheur.

Nous décidâmes de l'appeler Augustine. J'avais laissé ma femme choisir, car après tout, elle le méritait bien. Et puis, je dois vous avouer qu'elle avait bien meilleur goût que moi. Le prénom était comme je m'y attendais : doux, mélodieux et bien sûr, il correspondait parfaitement à ce bébé qui était le nôtre. Trois syllabes : AU-GUS-TINE. Son prénom

tournait en boucle dans ma tête, me laissant ainsi contemplatif de cette joie nouvelle, celle qui allait me rendre fou de bonheur et de tristesse. Augustine, Augustine...

### *Jeudi 15 octobre 1886,*

Je n'ai pas eu, l'autre jour, le courage d'écrire la suite de son histoire. Je la poursuivrai donc aujourd'hui.

Augustine était une enfant merveilleuse. Elle nous comblait, Catherine et moi. Nous étions les Martin, heureuse famille qui n'aurait jamais un jour pu penser que le destin les frapperait ainsi. Seulement, je crois que le bonheur n'est qu'éphémère. Pour nous, il a duré six ans.

Elle avait joué dehors ce soir-là. Il s'était mis à pleuvoir et nous lui avions demandé de rentrer. Elle était trempée. Trempée, mais heureuse. Le lendemain, elle était malade. Elle prit le lit pendant une semaine durant. Le médecin venait la voir régulièrement jusqu'à cette soirée où son état empira très largement. On nous expliqua qu'elle souffrait à présent d'une pneumonie aiguë et qu'à six ans, ce serait un miracle si elle survivait jusqu'au matin.

Mais les miracles ne courent pas les rues. Et c'est ainsi qu'elle mourut, cette fameuse nuit du 22 janvier 1884, dans les bras de sa mère et moi à côté lui chantant de douces berceuses pour apaiser la rudesse de la mort. Elle était partie dans la quiétude rassurante de l'hiver, laissant son âme s'envoler dans cette neige à la couleur de l'innocence qu'elle affectionnait tant.

Ce n'était pas dans l'ordre des choses. Ce fut une épreuve réellement insurmontable. Je l'avais aimé à un tel point qu'il était inenvisageable pour moi d'entamer cette étape qu'était celle du deuil. Pourtant, il le fallait bien... Je m'enfermai donc dans ma détresse, ne voyant plus la réalité telle qu'elle était. Je ne sus pas observer assez attentivement autour

de moi, ou encore demander de l'aide et en procurer à ceux qui étaient restés. Je ne sus pas interpréter les signaux de détresse que ma femme avait tenté de m'envoyer. Ma Catherine mourut alors elle aussi. De chagrin je crois. Je ne sais plus trop. Elle se laissa emporter dans les bras de la mort qui étaient alors restés ouverts dans l'espoir de nous y accueillir. Elle disparut de ma vie et je ne la vis plus, elle non plus. Mes deux amours m'avaient laissé, m'abandonnant de cette manière au désespoir et au sort du destin.

### ***Lundi 19 octobre 1886,***

Hier j'ai vu Catherine ! Je ne sais pas trop quoi en penser. Suis-je fou ?! Ce fut très étrange et à la fois extrêmement réaliste. Elle était assise sur cette chaise qui est à côté de mon lit. Elle paraissait tranquille, mais ses yeux trahissaient une certaine tristesse. Elle s'est alors mise à me questionner :

« Comment vas-tu aujourd'hui ? », « Te souviens-tu seulement de moi ? »... J'ai répondu, quoiqu'un peu troublé, mais j'ai répondu.

Quand elle est partie, elle m'a simplement dit : « Tu sais Eugène, malgré tout ce qui peut nous séparer, je t'aime et je t'aimerai toujours. »

Bien sûr "tout ce qui nous sépare" ! Mais enfin, la mort tout de même ! La mort ! Ma défunte épouse m'a rendu visite et nous avons conversé, comme si nous ne nous étions jamais quittés. Ce fut assez dérangent après coup. Réellement. Mais après tout, la mort n'est-elle pas elle-même dérangement ? Elle ne sème que tristesse et désolation chez des personnes qui ne demandent qu'à être heureuses. Et alors, quand elle frappe, elle laisse sa gigantesque empreinte dans la vie de ceux qui restent, les laissant ainsi contemplatifs de cette vérité inchangeable et destructrice.

***Mercredi 21 octobre 1886,***

Tout ceci est décidément très étrange. J'ai encore une fois aperçu Catherine. Aujourd'hui elle marchait dans le couloir qui longe ma chambre. Elle y est également entrée. Elle m'observait tout en murmurant des choses indistinctes.

Je vais réitérer ce que j'ai écrit plus haut : ceci est réellement très étrange. Je ne comprends pas ce qu'il se passe. J'ai entendu dire que lorsque les morts reviennent, c'est qu'il leur reste des choses à accomplir, des messages à faire passer ou encore des personnes à hanter ! Je n'en sais rien. Vraiment rien. J'espère tout de même qu'elle ne me veut pas de mal. Non... C'est impossible... Elle m'a dit l'autre jour encore qu'elle m'aimait. Enfin, si l'on peut croire les propos d'un défunt.

La prochaine fois, je lui demanderai pourquoi donc elle vient me voir depuis son au-delà si lointain. Enfin, la prochaine fois... Je ne sais pas si le fait qu'elle revienne soit de bonne augure, mais bon... Advienne que pourra, ne sait-on jamais.

***Vendredi 23 octobre 1886,***

Elle n'est toujours pas revenue. Je crois que finalement, j'apprécie ses visites incongrues. Elles me permettent de me sentir moins seul. Ainsi, je peux revoir mon amour disparu, ce morceau de moi qui s'est envolé le jour où elle est montée aux cieux. Car c'est Catherine qui, je l'avoue, m'a aidé à tenir dans les moments difficiles suite à la disparition de notre Augustine.

Ai-je d'ailleurs été assez présent pour elle ? Lui ai-je donné moi aussi suffisamment de courage pour surmonter cette épreuve ? Visiblement non, puisqu'elle en est morte

*Lundi 26 octobre 1886,*

Je l'ai revue ! Je l'ai revue ! Elle est apparue vers 14 heures. Nous avons conversé tout l'après-midi.

Je lui ai donc posé plusieurs questions :

- Comment vas-tu ?
- Très bien merci. Et toi, comment te portes-tu ici ?
- On fait aller, on fait aller... Tu sais que la vie me paraît dure sans toi et Augustine...
- Je m'en doute, Eugène. Je m'en doute plus que tu ne peux le penser.

Elle m'avait répondu d'un ton empli d'une mélancolie que je ne lui avais jamais connue. Après un bref silence, je repris avec cette question qui me taraudait donc l'esprit depuis tous ces jours.

- Pourquoi revenir me voir ? Que me veux-tu ?

Elle eut un temps de réflexion avant de me répondre qu'elle venait simplement voir comment j'allais. Voir si la vie ne me paraissait pas trop longue ou triste. Quoique déjà convaincu qu'elle ne venait pas pour me hanter ou quoi que ce soit d'autre de malsain, cette réponse m'apaisa grandement.

Nous continuâmes notre conversation. Au fur et à mesure que nous parlions, j'étais rongé par les remords. Ou les regrets, je ne saurais le dire. Alors, lorsqu'elle voulut s'en aller, je la suppliai d'implorer mon pardon. Mon pardon de ne pas avoir été présent pour elle. Mon pardon pour mon absence le jour de sa mort. Et surtout, mon pardon de ne pas avoir su être l'homme qu'elle aurait aimé que je sois. Désolée et tout aussi effarée, elle commença à me baiser les mains et m'enlacer en me disant que ce n'était pas grave, que rien n'était de ma faute et que cela ne valait pas la peine de s'en vouloir. Elle pleurait. Moi aussi. Nous restâmes comme ceci longtemps, il me semble. Mais cela ne me parut durer que

quelques minutes. Ce fut un de ces moments où la vie paraît dérisoire, où le temps lui-même ne tourne plus, où rien n'a plus aucune importance. Car ce fut à cet instant précis que le malheur de l'autre nous frappa en plein visage. Chacun de nous avait perdu l'amour de sa vie, la seconde partie de lui-même. Mais peut-on vivre en n'étant que la moitié de soi-même ? Comment continuer sans ce qui constitue son essentiel ? À quoi bon vivre sans amour ?

...

Le carnet à la main, Catherine Martin était repartie, les yeux rougis par les larmes et le chagrin. Elle marchait, s'épongeant avec son mouchoir de temps à autre. Elle courait presque, tentant de laisser derrière elle ce que la vie lui avait pris de plus cher. Car qu'avait-elle fait pour mériter ce qui lui arrivait ? Elle était simplement tombée amoureuse. Passionnément amoureuse. Et elle avait alors aimé Eugène, de cet amour ardent et sans limite que chacun espère secrètement trouver un jour. Ce même amour, *ad vitam aeternam*, qui donne un sens à toute chose et qui permet d'affronter chaque réalité. Mais peut-être la réalité de la mort est-elle une des plus dures à surmonter ? Car dans sa recherche du deuil, Eugène s'était peut-être perdu lui-même. Il avait écrit dans son carnet que le bonheur n'est qu'éphémère. Catherine pensa alors à cette phrase qui disait que “ le ciel et l'enfer sont les deux grands poèmes qui forment les deux seuls points sur lesquels tourne notre existence : la joie et la douleur. ” Elle avait finalement franchi cette étape qu'était celle de la joie et c'est en passant les grilles de l'asile Saint-Paul où était enfermé son mari, qu'elle songea que le temps de la douleur avait sûrement bien trop attendu pour l'épargner suffisamment.

**Classe de BTS**  
**Natacha CYBULSKI**

Lycée Stéphane Hessel à Toulouse  
Professeure : Madame BALAVOINE

## SOUVENIRS DE LA PLAINE

Plume Légère stoppa son mustang. L'animal blanc tacheté de gris secoua sa crinière sombre. L'homme lui flatta l'encolure puis s'essuya le front. La fraîcheur matinale disparaissait petit à petit pour laisser place à la chaleur de midi. Le soleil serait à son zénith d'ici quelques heures.

L'Indien descendit de sa monture, prit la petite gourde en peau qui était accrochée à sa ceinture et versa quelques gouttes d'eau dans sa main. Elle n'était plus aussi fraîche que lorsqu'il l'avait prise à la rivière mais il allait devoir s'en contenter. Il porta la main devant le museau de son cheval qui but tranquillement. À son tour, le Peau-rouge se désaltéra. Il était épuisé. Il regarda devant lui. La plaine s'étendait sur plusieurs kilomètres. Il n'y avait pas de point d'eau, pas d'ombre, seulement un horizon simple jauni par la chaleur du soleil. Plume Légère remonta sur son cheval et reprit sa route.

Quelque part entre la frontière du Dakota du Nord et du Sud, des crissements résonnent dans la plaine. Là, un Sioux arrive bientôt au terme de son voyage. Le grand natif de la prairie se tient droit sur son cheval. Deux figures emblématiques du nouveau monde avancent avec noblesse sur le chemin qui les conduit à leur dernier périple. Autour d'eux un paysage mythique. Un lieu qui en a vu bien plus que de



nombreux hommes. Un lieu qui continue à travers les âges, de faire rêver, de fasciner.

Bercé par les mouvements de l'Appaloosa, l'Indien laissa son regard vagabonder autour de lui. Il admira ce paysage silencieux qu'il avait autrefois appelé « maison ». Mais depuis son départ, partout, le paysage était le même : un paysage triste, privé de liberté. Les plaines autrefois débordantes de vie semblaient laissées à l'abandon. Le roi des plaines avait presque entièrement disparu.

Plume Légère tira sur la bride en corde de son cheval. Au loin, une cité sombre sortait peu à peu de la terre. Des bâtisses brunes et grises naissaient aux quatre coins de sa terre. Bien qu'elle fût à une certaine distance de lui, son cri assourdissant et flou courait dans la plaine. L'Homme blanc, le visage pâle. De petites silhouettes noires s'agitaient nerveusement.

L'appel de la richesse, l'appel de l'or. Il n'y a pas si longtemps le général Custer avait découvert ce métal doré qui était alors devenu le plus grand ennemi des Indiens. Partout où cette pierre de malheur se trouvait, les foules accouraient, la folie envahissait les montagnes, les forêts, les lacs... Les Black Hills étaient devenues en l'espace de quelques semaines la propriété de ce voyageur venu de l'autre côté de l'océan. Les chasseurs de la plaine étaient à présent chassés. La terre n'appartenait plus à celui qui y était né, mais à celui qui possédait la force de ces bâtons cracheurs de feu. Beaucoup de ses frères ont haï ces hommes blancs autant qu'eux-mêmes les haïssaient. Mais pas lui. Plume Légère était résolu dans son cœur à ne détester aucune âme vivante sur cette terre. Bien que la différence entre les deux peuples soit clamée de toutes parts, lui ne voyait que des Hommes. Des êtres de chair et de sang. Il serait autant venu en aide à l'un des siens qu'à un visage pâle. Il savait qu'il n'y a rien en ce monde qui crée plus de ravages que la colère et la haine. Combattre le feu par le feu n'a jamais arrangé les choses, cela ne faisait au contraire

que provoquer un incendie plus destructeur encore. C'est ce qu'avaient montré toutes ces années de guerre.

Des soldats en uniforme bleu s'arrêtèrent dans leur ronde. Les premiers pointaient du doigt un coin de l'horizon. Les autres curieux se rassemblèrent pour voir ce qui attirait tant l'attention de leurs camarades. Ils le regardaient. Un Indien seul dans la plaine, loin de la réserve. Ils n'en avaient pas vu errer ainsi depuis un long moment. Le capitaine sortit son revolver et le pointa en direction du sauvage. Il ferma un œil, quand une main vint se poser sur le chien de fusil et lui fit baisser le bras. L'homme était un soldat d'un certain âge, il possédait une large balafre sur la joue. Durant sa vie, il avait souvent eu à faire aux Indiens.

Et celui-ci, il le connaissait. Il lui avait sauvé la vie. Il l'avait arraché aux bras d'un torrent déchaîné. Il lui avait sauvé la vie alors qu'il avait tenté d'achever la sienne. Et cela, il ne l'oublierait jamais. L'homme aux cheveux couleur cendre leva la main en direction de l'Indien. L'autre stoppa son cheval l'espace d'un instant. Il contempla une dernière fois le visage de celui qui avait su être son ennemi, mais aussi son ami. À son tour, il tendit la main. Ils étaient quitte. Chacun avait accompli sa mission. D'un commun accord, les deux parties se séparèrent, chacun reprenant la route qui le menait à son destin.

Petit à petit, le soleil se rapprochait du sommet des collines. De légères ombres venaient dessiner le visage de Plume Légère. Un visage anguleux creusé par la fatigue du voyage et les peines de la vie. Ses pommettes bien marquées étaient soulevées par un sourire doux et tranquille. Ses yeux noirs étaient voilés mais gardaient dans leur profondeur la lueur d'une vie libre dans la plaine. Les rides autour de ses yeux étaient à la fois celles de la fatigue, mais aussi celles du rire, de la joie d'un peuple. L'Indien, bien qu'assez âgé, possédait toujours une forte carrure montrant qu'il avait su braver les difficultés de la vie sauvage durant son

existence. Lui, tout comme son étalon, avait eu une vie longue et remplie de moments de joie comme de moments sombres. Mais n'en est-il pas ainsi pour chacun ? Le Sioux ne s'inquiétait pas de la route, c'est comme s'il connaissait d'instinct le chemin à prendre. Il s'agissait d'un retour aux sources, il rentrait chez lui.

L'Indien arriva à la fin de la plaine. Petit à petit des arbres vinrent décorer l'étendue d'herbe sèche de leur ombre. La forêt était grande et somptueuse, elle contrastait nettement avec le désert chauffé par le soleil. Les gigantesques pins encerclaient peu à peu le cavalier ainsi que son cheval. Ils se dressaient vers le ciel en lui offrant ombre et fraîcheur. Quelquefois, une légère brise venait se faufiler entre les branches. Celles-ci ondulaient en imitant le doux remous de la rivière. Les oiseaux qui y dormaient, gonflaient leur plumage et s'assuraient de trouver la position la plus confortable pour leurs ailes. Tous les habitants de la forêt se reposaient de leur activité matinale. Soudain, le cheval de Plume Légère hennit doucement en hochant la tête. Quelques mètres plus loin, des réponses lui parvinrent. D'autres chevaux.

Plume Légère laissa son compagnon le guider jusqu'à une petite clairière. Là, quatre ou cinq chevaux sauvages profitaient du soleil. Le moment était venu. Un sourire triste se dessina sur le visage du natif. Il mit pied à terre et ôta la couverture tissée qui lui servait de selle. Les franges dorées étaient abîmées et laissaient transparaître le temps que les deux amis avaient passé à chevaucher dans la plaine. Le Sioux se plaça devant la tête du mustang. Il défit délicatement la corde qu'il utilisait comme bride puis plaça sa main sur le nez chaud du cheval.

- Wašté ...

L'équidé émit un petit gémissement. Plume Légère se recula et laissa le cheval sauvage rejoindre les siens. Les autres membres du groupe

l'accueillirent en hennissant et se regroupèrent autour de lui. Certains mettaient leur museau sous sa crinière, d'autres s'amusaient à lui adresser de gentils coups de tête. Il était de retour chez lui. L'homme resta un moment à regarder la scène. Puis, son regard croisa celui de son ancien compagnon. Un au revoir, un adieu. Aussitôt, le Sioux baissa ses yeux légèrement humides. Le vieux cheval se retourna vers ses congénères. Plume Légère mit la couverture sur ses épaules et reprit son chemin. Seul.

Le dernier Indien de la plaine posa soigneusement la couverture jaune et rouge sur le sol. Appuyant son sac contre un rocher, il s'assit à l'ombre des grands arbres. Derrière lui, s'étendait une forêt gorgée de soleil. Une lumière dorée enflammait peu à peu les troncs et les branchages. Devant lui, une plaine ocre était décorée de jeunes pousses et coupée en deux par une petite rivière. Ce lieu à présent désert était autrefois le campement où se retrouvait sa tribu. Cette terre, c'était sa terre. Celle qui l'avait vu naître, et celle qui allait le voir mourir, tout comme ses pères avant lui. Il se souvenait. Il se rappelait sa vie d'autrefois, tout ce qui faisait partie de sa vie par le passé. Il voulait, avant de quitter sa terre, revivre une dernière fois ses jeunes années, ce temps de liberté, ce temps où il pouvait encore appeler la prairie « maison ».

Plume Légère ferma les yeux. La brise du soir faisait onduler ses longs cheveux noirs aux tons grisonnants. Il ne pouvait à présent que voir à travers ses souvenirs. Entendre ces bruits silencieux qui eux n'avaient pas vieilli. L'eau glissant lentement sur les rochers. Les rameaux grinçants des arbres qui se balançaient lentement. Le froissement de l'herbe après le passage rapide d'un lièvre. Un souffle chaud passa alors près de son visage. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit son cheval se tenir devant lui. L'animal ne semblait plus aussi fatigué, il avait retrouvé sa force et sa vigueur. Ses pattes puissantes étaient emplies d'impatience, d'envie de galoper aussi loin que le vent les mènerait. Puis, un cri d'enfant

résonna, des rires, des chants. Plume Légère se releva avec vigueur, il n'avait plus besoin de s'appuyer sur une branche ou un rocher. Ses jambes le portaient parfaitement bien. Il jeta un regard derrière l'équidé. Là, des dizaines de tipis se dressaient en cercles. Une fumée douce et réconfortante s'échappait de leur sommet. Tout autour, des chevaux laissés en liberté paissaient près des maisons en daim. À leurs pieds, de jeunes enfants se poursuivaient en riant. Plus loin, leurs mères qui tannaient les peaux les observaient avec attention et affection. C'est alors que des cris de joie retentirent. Les hommes revenaient de la chasse. Un groupe de Sioux traversa la rivière. Ils portaient derrière eux leur butin. D'énormes bisons. Avec eux, une assurance d'abondance. Ils allaient avoir de quoi se nourrir et se vêtir. Une fête pour le village. Déjà des femmes se mirent à danser et des tambours à résonner. Les yeux de Plume Légère se mirent à briller à la vue de ce spectacle. Il avait l'impression de revivre. Comme si ses pieds avaient décidé de le guider, il se mit à marcher en direction du camp sans vraiment s'en rendre compte. Autour de lui, chacun des membres de sa tribu était occupé à sa tâche. Il reconnut de nombreux visages familiers qui lui avaient tant manqué. Tous lui souriaient. Le Lakota stoppa son pas devant un tipi. Il toucha du bout des doigts la peau brune qui l'entourait. Il rentra à l'intérieur. C'est alors qu'il sentit quelque chose d'étrange le parcourir. Comme un frisson. Rien n'avait changé.

Chaque élément était à sa place. Tous ses souvenirs y étaient, ils l'avaient attendu. Puis, une voix venant de l'extérieur le fit tressaillir. Jamais il n'aurait cru entendre cette voix de nouveau. Elle était toujours intacte, comme dans ses souvenirs. Si présente qu'elle en semblait réelle. Aussitôt il sortit sa tête du tipi et regarda dans la direction de la voix. Au centre du camp se dressait fièrement un homme de taille moyenne, celui qui autrefois avait été son ami. Il avait un visage typiquement sioux, un air noble et sérieux malgré l'âge qui s'exprimait sur ses contours. Son sourire venait creuser les nombreuses rides accentuées par ses joues tombantes. Ses yeux étaient fermés. Ses fins cheveux étaient entièrement

blancs, mais la grande coiffe de plumes d'aigle qu'il portait rendait le vieux chef aussi imposant que les plus forts guerriers.

Soudain, Plume Légère sentit quelque chose lui pousser l'épaule. Le mustang blanc aux reflets gris secoua sa crinière et donna quelques coups de sabots sur le sol. Inutile de chercher à comprendre... L'Indien grimpa sur son dos et lui adressa de petits coups de talons. Les deux amis se mirent en route, tout comme autrefois. Ils traversèrent le campement tout en saluant ceux qu'ils croisaient. À son tour, Plume Légère traversa la rivière. Elle n'était pas très profonde mais regorgeait de vie. L'eau fraîche éclaboussait les pattes du cheval, elle brillait comme si elle contenait des diamants.

De l'autre côté, le paysage était encore plus merveilleux, l'herbe de la plaine frémissait. Tous ses habitants étaient de retour. Au sol de nombreuses empreintes se mêlaient et s'entremêlaient. Plume Légère descendit pour les observer de plus près. Toutes ou presque étaient fraîches. Les animaux n'étaient pas loin. C'est alors que quelque chose attira son regard. Quelques mètres plus loin, de petites taches blanches tremblaient entre les brindilles sèches. Il s'approcha et ramassa cinq plumes blanches, chacune de la taille d'un doigt. Un sourire enfantin vint se dessiner sur son visage. Il fut tout à coup projeté des années en arrière. Quand il était encore enfant, sa tribu n'avait eu aucune difficulté à lui trouver un nom. Le jeune Indien avait toujours aimé s'amuser avec le somptueux vêtement des oiseaux. Dès qu'il voyait des plumes sur un chemin, il s'empressait de les ramasser, il montait avec son trésor sur un sommet en direction du vent et les laissait s'envoler. Il passait alors de longues minutes à admirer le ballet de ces plumes légères emportées par le vent. Au sol, elles n'avaient pas d'utilité, mais dans le ciel, elles semblaient vivantes.

Le Sioux regarda les cinq plumes alignées dans la paume de sa main. Il prit soin de lisser les plus abîmées et comme par le passé se rendit sur une petite butte de terre. Ses cheveux passaient devant lui comme un rideau l'empêchant de regarder ailleurs que droit devant, vers l'avenir. Une à une, il laissa s'échapper les plumes blanches. Elles semblaient s'envoler vers le soleil, tournoyant, virevoltant jusqu'à disparaître à l'infini de l'horizon. En regardant devant lui, Plume Légère vit soudain un nuage ocre monter vers le ciel. Un nuage qu'il ne connaissait que trop. Les bisons. Le roi des plaines était de retour. De là où il se trouvait, il pouvait entendre le tambour de leurs sabots secouer la poussière du sol. Le Lakota avait toujours été impressionné par la force et la puissance de ces animaux. Leur charge s'entendait à des kilomètres. Le sol se mettait à trembler. La poussière se transformait en un nuage gigantesque comme annonciateur d'un terrible orage. Le tonnerre de leur course était annonciateur d'abondance, comme l'arrivée de la pluie. Lorsque le troupeau fonçait à travers la plaine, rien dans ce monde ne semblait pouvoir ne serait-ce que ralentir leur pas. À eux tous, ils formaient un mur infranchissable mais aussi imprévisible qui pouvait s'effondrer sur quiconque s'en approchait de trop près. Par sa venue, le bison annonçait la vie, mais il pouvait tout aussi bien donner la mort. Les hommes pouvaient diminuer le nombre du troupeau mais eux pouvaient tout aussi bien décimer la tribu. Les Indiens avaient appris à vivre avec lui, ils avaient appris à respecter ce noble animal dont la force n'avait d'égale que celle de l'ours. Même à une certaine distance, Plume Légère pouvait distinguer la force de ces animaux aux pattes épaisses. Les cornes vers l'avant, ils envoyaient un message clair à tous ceux qui se mettraient en travers de leur chemin. La tête ainsi baissée, ils exhibaient la couronne qui faisaient d'eux les rois de la prairie.

Excité par toute cette agitation, le cheval de l'Indien leva ses pattes avant, il se lança au galop. L'étalon courait plus vite que le vent. Sa crinière ondulait rapidement. Ses sabots noirs martelaient la terre et soulevaient

l'herbe jaunie ainsi que la terre brune. Assis sur le dos de l'animal, Plume Légère se sentait libre. Comme si, à cet instant, rien ne pouvait les arrêter, les enchaîner. Ils pouvaient aller là où ils le voulaient, quand ils le voulaient. Un monde sans frontière ni barrière autre que l'horizon infini. Il avait l'impression que, tout comme les plumes qu'il laissait s'envoler au gré du vent, à son tour, il pouvait chevaucher le vent, survoler la terre, se laisser guider tel un aigle par la brise. Le Lakota tendit les bras comme un oiseau prêt à faire le grand saut. Les franges de son vêtement flottaient dans le vent imitant le mouvement des plumes. Il volait. Mais il n'était pas le seul. D'autres bruits de sabots résonnèrent autour de lui. Il n'y avait pas quatre ou cinq chevaux sauvages mais des dizaines.

Un troupeau entier. Comme il y en avait autrefois. Tous galopèrent à ses côtés en harmonie comme s'ils dansaient. Le groupe formait des cercles dans la plaine, il partait dans toutes les directions, comme s'il suivait la course du vent. Quelquefois, c'était le vent qui suivait la danse des chevaux sauvages. Tous les êtres de la terre ne faisaient qu'un.

Le soleil caressa le sommet des montagnes. Les équidés avaient cessé de galoper et se reposaient dans la plaine. Le mustang sioux quitta le groupe pour rentrer chez lui. La nuit allait installer son voile sur le nouveau monde. Bientôt, tous les grands animaux dominant l'étendue dorée allaient s'endormir et les petites créatures de la nuit s'éveiller. Le ciel était encore clair, mais l'on voyait déjà quelques étoiles décorer le ciel. Les deux compagnons ne ressentaient aucune fatigue due à leur escapade, bien au contraire, ils se sentaient libres, revigorés. Revenus au niveau du camp, Plume Légère vit de petites lueurs rouges décorer les tipis, chacun était retourné chez lui. Il posa ses pieds à terre et se rassit à l'ombre de l'arbre qu'il avait quitté. De là, il pouvait voir tout ce qui constituait son monde, tout ce qu'il aimait...



Plume Légère rouvrit les yeux. Son cheval avait disparu, le camp, les bisons, eux aussi avaient disparu. Il était seul. Les feux des tipis s'étaient éteints. Seule la lueur de la lune et des étoiles éclairait la forêt. Les animaux nocturnes chantaient. Il était tard. L'Indien enleva la plume d'aigle qui logeait dans ses cheveux. Elle signifiait pour lui bien plus que n'importe quelle médaille. Elle témoignait de son courage, de sa bravoure, de son amour pour ses frères, pour sa terre. Mais à présent elle n'était plus à sa place... Plume Légère regarda les étoiles une dernière fois. Elles n'avaient pas changé. Celles qu'il regardait étant enfant étaient les mêmes aujourd'hui. Elles étaient éternelles, fidèles.

Les petites lueurs blanches se reflétaient dans ses yeux. L'humidité qui s'y faisait grandissante amplifiait leur éclat. Le Sioux se sentit calme, serein, plus qu'il ne l'avait été depuis bien longtemps. Ses douleurs et le poids de ses années avaient disparu. Il prit une grande inspiration pour s'imprégner de toutes les odeurs qu'il chérissait le plus. La plaine, la forêt, sa terre. Plume Légère ferma les yeux pour ne plus jamais les rouvrir. La brise qui se faufilait entre les arbres emporta la plume d'aigle qui se trouvait entre ses mains inertes. Elle s'envola l'espace d'un instant puis disparut dans la nuit.

*À tous les participants aux différents concours, un  
grand merci !*